

une autre croisade plus pacifique mais non moins importante, est en voie d'envahir tout le territoire des États-Unis : nous voulons parler du mouvement organisé par les dames américaines contre les ivrognes, ou plutôt contre le vice de l'ivrognerie, — car nous sommes persuadé qu'elles ne veulent pas la mort du pêcheur. Cette croisade a du moins le mérite de la nouveauté. Dans les villes, les villages, les femmes s'assemblent, vont en procession, de buvette en buvette, sermonnent le propriétaire et les habitués, et se mettent à chanter des hymnes et à réciter des prières. On dit que presque partout, les hôteliers se convertissent. Nous ne voulons pas discuter les motifs qui portent les dames américaines à entreprendre cette croisade, car nous les croyons fort louables ; nous n'en pourrions pas dire autant des moyens adoptés. La prière et le chant des hymnes sont une belle et sainte chose, mais il nous semble qu'on en fait ici un usage indélicat, pour ne pas dire plus. L'ostentation est toujours répréhensible, et nous croyons qu'ici, elle est au fond de toute cette démonstration. On ne produira pas d'ailleurs de cette manière un effet bien durable. Nous sommes convaincu que ces dames réussiraient beaucoup mieux en taillant sur leurs chiffons assez pour faire de leur maison un intérieur agréable où le bois ne manque pas au foyer, où la soupe, bonne et prête à l'heure, n'est pas refroidie par le soufflé des créanciers pendant que le mari s'esquive sans son dîner, par la fenêtre de sa chambre à coucher. La facture du marchand de nouveauté, du bijoutier et du marchand en cheveux, pousse les maris vers le *bar-room* beaucoup plus, ou du moins tout autant que la perversité naturelle du sexe fort. Ainsi donc avant d'aller prêcher dans la rue, soignons bien notre petit ménage, et tuons le luxe : nous aurons porté un grand coup à l'ivrognerie ; d'autant plus que nous aurons prêché, d'exemple, ce qui vaut toujours mieux. *Si vis me flere, dolendum est primum ipsi tibi.*

Nos voisins sont favorisés : toutes les choses se passent à la fois chez eux. Ainsi, parmi tous ces événements, ils ont encore l'avantage de posséder, au milieu d'eux une commune en miniature. Malheureusement, ces choses-là ne se contentent pas d'exister à cet état presque latent ; il faut qu'elle se remuent et fassent parler d'elles. C'est ce qui est arrivé à New-York. Nous regrettons de voir que ce mouvement aussi criminel qu'insensé s'est organisé parmi les Français réfugiés en cette ville. Leur expérience de Paris devrait pourtant les avoir instruits. La police de New-York, toutefois, ne l'entend pas de cette oreille et les manifestations n'ont pas eu précisément le succès qu'en attendaient leurs auteurs. Leur effet, cependant, avec celui des grèves, leurs proches alliées, a été de jeter dans la misère des milliers de familles, en forçant les industriels à fermer leurs ateliers. À côté de ces faits pénibles, il est consolant de voir la charité ouvrir sa main et prodiguer ses secours aux victimes innocentes de ces désordres regrettables, et aux coupables eux-mêmes. Un homme dont le nom passera à la postérité, pour ce seul fait, M. Bennett, aidé de quelques amis, a commencé à ses frais une distribution de soupe qui se fait tous les jours, parmi les indigents. Il y a aujourd'hui vingt-trois établissements qui distribuent deux fois par jour la nourriture à un total de treize mille personnes. Cette nourriture consiste, pour chacun, en un gallon d'excellente soupe, un morceau de viande, et du pain en proportion. De semblables actes n'ont pas besoin de commentaires.

Nous n'avons pas parlé de l'Espagne, où règne toujours la même instabilité, où se produisent constamment les mêmes bouleversements. Depuis quelque temps, cependant, les carlistes ont pris un avantage remarquable, et il se pourrait qu'avant peu leur chef prit possession du trône. Il y a déjà assez longtemps qu'un changement de cette nature aurait dû avoir lieu.

Notre bulletin nécrologique, pour ces deux mois s'ouvre par un nom familier à tous nos lecteurs, celui du Dr. Livingstone. Le célèbre voyageur est mort dans l'intérieur de l'Afrique, en allant du lac Bombo à Unyanyombe, vers le milieu d'août. La nouvelle de sa mort n'est arrivée ici que le 24 janvier suivant :

« David Livingstone, né vers 1815, à Blantyre (Ecosse), et fils d'un marchand de thé, fut placé, dès l'âge de dix ans, dans une filature de coton, employa ses rares loisirs à étudier, puis alla suivre à Glasgow les cours de langues anciennes, de médecine et de théologie. Dès qu'il eut reçu du collège des médecins de cette ville le grade de licencié, il se fit agréer de la Société des missions de Londres avec l'intention d'aller prêcher l'Évangile en Chine. Empêché par la guerre qui venait d'éclater avec ce pays, il s'embarqua, en 1840, pour l'Afrique méridionale, résida quelque temps au Cap, afin de s'y familiariser avec les idiomes

de l'intérieur, et se retira, en 1843, dans la belle vallée de Mabotsa ; il en fit le siège de ses travaux religieux, épousa la fille du révérend Moshat et vécut le plus souvent au milieu des Béchuanas, s'accoutumant à leurs mœurs et partageant même les fatigues de leurs expéditions guerrières.

Le 1er juin 1849, il s'avança pour la première fois vers le nord, et, en compagnie de MM. Murray et Oswell, longea le Zouga, parcourut plus de trois cents milles et atteignit les bords du lac Ngami. Une seconde expédition, entreprise l'année suivante, fut arrêtée par une épidémie. En 1851, il poussa jusqu'à Sébitouane, principale ville du Mékalolo, et découvrit une vaste contrée fertile, bien arrosée, coupée de mines, de riches vallées, de lacs et de rivières navigables et habitée par un peuple doux, actif et industrieux. Sa troisième tentative fut couronnée d'un succès encore plus éclatant : parti le 8 juin 1852, il arriva, après des fatigues inouïes, à la station portugaise de Saint-Paul de Loanda, située sur la côte occidentale de l'Afrique, y fit une longue et cruelle maladie, et néanmoins se remit en marche, pour traverser le continent dans toute sa largeur au sud ; il atteignit Quilimane, sur la côte orientale, au mois de mai 1856. À son retour en Angleterre, il reçut des Sociétés de géographie de Londres et de Paris deux médailles d'or. Il a publié le résultat de ses travaux sous le titre de : *Voyages et recherches d'un missionnaire dans l'Afrique méridionale* (Missionary travels and researches in South Africa ; Londres 1857, in-8, fig.), ouvrage d'un grand intérêt et d'une haute importance, traduit en français par Mme Henriette Loreau (1850, gr. in-8 av. gravures). Il fit depuis cette époque de nouvelles explorations dans l'intérieur de l'Afrique. Dans l'une d'elles, il vit mourir sa femme qui, voulant partager ses dangers, l'avait rejoint trois mois auparavant : elle succomba, dans le Zambèse, à une fièvre du pays le 27 août 1862.

Revenu à Londres en juillet 1864, l'entrepide voyageur en repartit, à la fin de la même année, pour aller explorer les régions les plus inconnues de l'Afrique. À partir de cette époque on ne reçut de ses nouvelles qu'à de très-longes intervalles ; et encore ces nouvelles étaient-elles le plus souvent confuses et contradictoires. Le bruit de sa mort fut répandu plusieurs fois, pour être ensuite démenti, puis réaffirmé. Plusieurs années s'étant écoulées dans ces incertitudes, l'opinion finit par s'accréditer dans la Grande-Bretagne et partout que l'illustre explorateur était mort en effet dans quelque solitude ignorée de l'Afrique centrale. C'est alors que le *Herald* de N.-Y., eut l'idée d'organiser une expédition à la recherche du docteur Livingstone, sous la direction de M. Stanley, homme d'une énergie à toute épreuve. Tout le monde se souvient du prompt succès de cette expédition. Les dépêches de M. Stanley, annonçant qu'il avait rencontré le savant dont la perte était généralement considérée comme certaine, causèrent une énorme sensation dans tout le monde civilisé, et, il faut bien le dire, rencontrèrent d'abord beaucoup d'incrédulité, même au sein de la Société anglaise de géographie. Mais M. Stanley revint bientôt porter d'importants documents qui lui avaient été remis par le docteur Livingstone au sujet de la découverte des sources du Nil. Les lecteurs n'ont certainement pas oublié la relation publiée dans le *Courrier* des détails intéressants de la rencontre de MM. Stanley et Livingstone, non plus que la reproduction de celles des lettres du docteur dont il avait autorisé la publication.

Depuis le retour de M. Stanley, les nouvelles du docteur Livingstone devinrent de plus en plus rares. On avait appris il y a quelque temps qu'il était retenu prisonnier par un tribu africain et hors d'état de payer sa rançon, puis on sut que la rançon avait été payée et que l'infatigable voyageur s'était remis en route. Cette nouvelle fut la dernière que l'on reçut avant celle de sa mort.

Les îles Hawaïennes viennent de perdre leur nouveau roi, LEXALITO. Il est mort le 3 février, dans sa capitale de Honolulu après un règne de treize mois seulement. Son successeur n'est pas encore désigné.

Nous avons aussi à déplorer le décès de Mgr Guignes, arrivé dans sa ville épiscopale d'Ottawa, le 9 février :

« Mgr. Joseph-Eugène-Bruno Guignes, reçut le jour le 28 août 1805 dans la ville de Gap située au Midi de la France. Il était l'aîné de trois enfants. Son père, capitaine de cavalerie, appartenait à cette grande armée qui, sous la conduite de Napoléon, subjuga une moitié de l'Europe. Après ses études, il entra dans les ordres et voulut se consacrer à l'œuvre sainte des missions. Le 4 octobre 1824, il fit profession d'Oblat de Marie Immaculée, entre les mains de Mgr. de Mazenod, à Aix, en Provence. Il fit son noviciat avec Mgr. Guibert, arche-